

# Séquence I : L'homme face au sentiment de l'absurdité

## Étape 1 : Comment l'expression de l'absurde renouvelle-t-elle l'écriture romanesque ?

Objet d'étude : Le personnage de roman, du XVIIe siècle à nos jours



### 1. Sur le champ de bataille, le héros de roman demeure-t-il toujours fidèle à son origine épique ?

LECTURE ANALYTIQUE	ÉTUDE D'UN CORPUS	DEVOIR DE TYPE BAC	ÉTUDE D'IMAGES	LECTURE D'UN SECOND CORPUS
<p><b>1 : Stendhal, <i>La Chartreuse de Parme</i>, Fabrice à Waterloo</b>, 1839.</p>	<p><b>Corpus sur le héros au combat</b>, comprenant le texte ci-contre et les suivants :</p> <ul style="list-style-type: none"> <li>Victor Hugo, <i>Les Misérables</i>, La mort de Gavroche, 1862.</li> <li>Gustave Flaubert, <i>L'Éducation sentimentale</i>, Frédéric et le Paris révolutionnaire de 48, 1869.</li> <li>Louis-Ferdinand Céline, <i>Voyage au bout de la nuit</i>, Bardamu au front (deux extraits), 1932.</li> </ul>	<p>Devoir à la maison à partir de ce premier corpus.</p> <ul style="list-style-type: none"> <li>Commentaire du texte de Stendhal.</li> <li>Dissertation : Le héros de roman doit-il nécessairement réussir ?</li> </ul>	<p><b>Combat épique contre guerre absurde :</b></p> <ul style="list-style-type: none"> <li>Clément-Auguste Andrieux, <i>La bataille de Waterloo, le 18 juin 1815</i>.</li> <li>Eugène Delacroix, <i>La Liberté guidant le peuple (détail)</i>.</li> <li>Jacques Tardi, illustrations pour <i>Voyage au bout de la nuit</i>.</li> </ul>	<p><b>Lecture à la maison d'un second corpus sur le héros au combat :</b></p> <ul style="list-style-type: none"> <li>Rabelais, <i>Gargantua</i>, Le combat de Frère Jean des Entommeures, 1532.</li> <li>Cervantès, <i>Don Quichotte</i>, La veillée d'armes de Don Quichotte, 1605.</li> <li>Voltaire, <i>Candide</i>, La « boucherie héroïque » entre Bulgares et Abares, 1759.</li> </ul>

### 2. Étude de *L'Étranger* de Camus en œuvre intégrale : comment Meursault, personnage et narrateur incarnant l'absurde, accède-t-il au bonheur ?

LECTURES ANALYTIQUES	ÉTUDE TRANSVERSALE, LECTURES ÉCHOS	DEVOIR SUR TABLE DE TYPE BAC	LECTURES CURSIVES
<p><b><i>L'Étranger</i></b>, 1942.</p> <p><b>2 :</b> L'incipit.</p> <p><b>3 :</b> La scène du meurtre.</p> <p><b>4 :</b> La plaidoirie de l'avocat.</p> <p><b>5 :</b> La fin du roman.</p>	<ul style="list-style-type: none"> <li>Étude des personnages dans le roman.</li> <li>Découverte de la pensée de l'absurde chez Camus : extraits du <i>Mythe de Sisyphe</i>.</li> <li>Lecture écho : extrait du début du <i>Procès</i> de Kafka.</li> <li>Lecture écho : extraits de <i>La peau et les os</i> de Georges Hyvernaud (mise en voix).</li> </ul>	<p>Corpus : Émile Zola, <i>Thérèse Raquin</i>, le meurtre de Camille ; André Malraux, <i>La Condition humaine</i>, l'incipit ; Albert Camus, <i>L'Étranger</i>, la scène du meurtre.</p> <ul style="list-style-type: none"> <li>Commentaire du texte de Camus.</li> <li>Dissertation : Pour apprécier un roman, un lecteur a-t-il besoin de s'identifier au personnage principal et de partager ses sentiments ?</li> <li>Invention : écriture d'un plaidoyer pro domo de Thérèse Raquin.</li> </ul>	<p><b>Un roman mettant en scène un héros paradoxal, au choix :</b> Stendhal : <i>Le Rouge et le Noir</i>, <i>La Chartreuse de Parme</i> ; Flaubert : <i>Madame Bovary</i>, <i>L'Éducation sentimentale</i>, <i>Bouvard et Pécuchet</i> ; Céline : <i>Voyage au bout de la nuit</i> ; Giono : <i>Un roi sans divertissement</i> ; Gracq : <i>Le Rivage des Syrtes</i> ; Duras : <i>Le ravissement de Lol V. Stein</i> ; Modiano : <i>Villa Triste</i> ; Kourouma : <i>Les Soleils des Indépendances</i> ; Cossery : <i>Mendiants et orgueilleux</i> ; Hyvernaud : <i>La peau et les os</i>.</p>

## Étape 2 : Comment l'expression de l'absurde renouvelle-t-elle l'écriture théâtrale ?

Objet d'étude : Le texte théâtral et sa représentation, du XVIIe siècle à nos jours



LECTURES ANALYTIQUES	ÉTUDE ET COMPARAISON DE MISES EN SCÈNE	MISE EN VOIX	LECTURES CURSIVES
<p><b>6 :</b> Eugène Ionesco, <i>La Cantatrice chauve</i> : le dialogue absurde entre les époux Smith au sujet de Bobby Watson (scène 1), 1950.</p> <p><b>7 :</b> Samuel Beckett, <i>En attendant Godot</i> : extrait de la scène d'exposition, 1952.</p>	<ul style="list-style-type: none"> <li><b>Étude d'une mise en scène :</b> <i>La Cantatrice chauve</i> par Jean-Luc Lagarce (1991, reprise en 2007).</li> <li><b>Étude et comparaison de mises en scène, entre farce et tragédie :</b> <i>En attendant Godot</i>, par Joël Jouanneau (1991), Alain Timar (1995) et Luc Bondy (1999).</li> </ul>	<p>Extrait de la scène d'exposition d'<i>En attendant Godot</i>.</p>	<p><b>Une pièce au choix :</b></p> <ul style="list-style-type: none"> <li>Ionesco : <i>La Cantatrice chauve</i>, <i>Les chaises</i>, <i>La leçon</i>, <i>Rhinocéros</i>.</li> <li>Beckett : <i>En attendant Godot</i>, <i>Fin de partie</i>, <i>Oh les beaux jours</i>.</li> </ul>

## Séquence II : L'homme et ses masques

### Étape 1 : En quoi le théâtre fait-il tomber les masques ?

Objet d'étude : Le texte théâtral et sa représentation, du XVIIe siècle à nos jours

Étude de *Dom Juan* de Molière en œuvre intégrale : en quoi cette comédie morale ambiguë fait-elle tomber les masques ?



LECTURES ANALYTIQUES	ÉTUDE DE MISES EN SCÈNE	SORTIES AU THÉÂTRE	DEVOIRS DE TYPE BAC	LECTURES CURSIVES
<p><i>Dom Juan</i>, 1665.</p> <p>1 : L'éloge du tabac par Sganarelle, Acte I, scène 1.</p> <p>2 : La tirade d'un séducteur, Acte I, scène 2.</p> <p>3 : La conquête d'une paysanne, Acte II, scène 2.</p> <p>4 : La scène du pauvre, Acte III, scène 2.</p>	<p><b>Étude de la mise en scène de Daniel Mesguich</b> (2003), en particulier :</p> <ul style="list-style-type: none"> <li>l'Acte I ;</li> <li>La scène avec Monsieur Dimanche, Acte IV, scène 3 ;</li> <li>l'Acte V.</li> </ul> <p><b>Comparaison de mises en scène :</b></p> <ul style="list-style-type: none"> <li>la scène du pauvre vue par Marcel Bluwal (1965) et Daniel Mesguich ;</li> <li>le dénouement vu par Marcel Bluwal, Armand Delcampe (1999) et Daniel Mesguich.</li> </ul> <p><b>Étude de la dimension baroque de la pièce</b>, en particulier dans les mises en scène de Daniel Mesguich et d'Armand Delcampe.</p>	<p><b>Sorties proposées</b></p> <ul style="list-style-type: none"> <li><i>Juste la fin du monde</i> de Jean-Luc Lagarce, mise en scène de Samuel Theis, le 25 novembre au Théâtre 13.</li> <li><i>Roméo et Juliette</i> de Shakespeare, mise en scène de François Ha Van, le 15 décembre au Lucernaire.</li> <li><i>Phèdre</i> de Jean Racine, mise en scène d'Ophélie Teillaud et Marc Zammit, le 2 février au Théâtre Mouffetard.</li> <li><i>Ob les beaux jours</i> de Samuel Beckett, mise en scène de Marc Paquien, le 15 mars au Théâtre de la Madeleine.</li> </ul> <p><b>Sortie sur temps scolaire</b></p> <p><i>Du bouc à l'espace vide</i>, rétrospective humoristique sur l'histoire du théâtre, de l'Antiquité à nos jours, par la compagnie Eulalie, le 20 janvier au Théâtre 13.</p>	<p><b>Devoir sur table sur le rôle des éléments scéniques.</b> Corpus : Marivaux, <i>Les Fausses confidences</i>, Acte II, scène 13, Beaumarchais, <i>Le Barbier de Séville</i>, Acte II, scène 15, Hugo, <i>Ruy Blas</i>, Acte II, scène 2.</p> <ul style="list-style-type: none"> <li>Commentaire : extrait des <i>Fausse confidences</i>.</li> <li>Dissertation : Dans quelle mesure les différents éléments scéniques jouent-ils un rôle important dans la représentation d'une pièce de théâtre et contribuent-ils à l'élaboration de son sens par le spectateur ?</li> <li>Invention : Écriture d'un monologue dans lequel la reine d'Espagne (<i>Ruy Blas</i>) envisage de répondre à l'inconnu.</li> </ul> <p><b>Devoir sur table sur le double jeu au théâtre.</b> Corpus : Molière, <i>Le Tartuffe...</i>, Acte IV, scène 6, Racine, <i>Britannicus</i>, Acte II, scènes 4, 5 et 6 (extrait), Musset, <i>On ne badine pas avec l'amour</i>, Acte III, scène 3.</p> <ul style="list-style-type: none"> <li>Commentaire : extrait du <i>Tartuffe</i>.</li> <li>Dissertation : En quoi l'introduction d'un double jeu sur scène augmente-t-elle l'intérêt et le plaisir du spectateur ?</li> <li>Invention : Discours d'un metteur en scène à sa troupe pour la représentation du <i>Tartuffe</i>.</li> </ul> <p>Entraînement à la dissertation en classe : Le maître au théâtre reste-t-il toujours le maître ?</p>	<p><b>Lecture obligatoire du Tartuffe et d'une pièce au choix</b> parmi les œuvres suivantes : Corneille : <i>L'Illusion comique</i> ; Molière : <i>Le Misanthrope</i> ; Racine : <i>Phèdre</i> ; Marivaux : <i>Le Jeu de l'amour et du hasard</i>, <i>L'Épreuve</i> ; Beaumarchais : <i>Le Barbier de Séville</i>, <i>Le Mariage de Figaro</i> ; Musset : <i>Lorenzaccio</i> ; Hugo : <i>Ruy Blas</i> ; Pirandello : <i>Six personnages en quête d'auteur</i> ; Koltès : <i>Combat de nègre et de chiens</i>, <i>Le retour au désert</i> ; Lagarce : <i>Juste la fin du monde</i>.</p>

### Étape 2 : Comment les écrivains du XVIIe siècle, en critiquant la société de leur temps, pensent-ils la question de l'être et du paraître ?

Objet d'étude : La question de l'Homme dans les genres de l'argumentation, du XVIe au XXe siècle



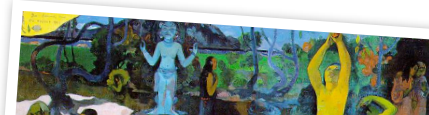
LECTURE ANALYTIQUE	ÉTUDE D'UN CORPUS	LECTURE COMPLÉMENTAIRE
<p>5 : Jean de La Fontaine, « Les obsèques de la Lionne », <i>Fables</i>, Livre VIII, 14, 1678.</p>	<p><b>Corpus sur Louis XIV et les masques de la Cour.</b></p> <ul style="list-style-type: none"> <li>Texte ci-contre.</li> <li>Jean de La Fontaine, « La cour du Lion », <i>Fables</i>, Livre VII, 6, 1678.</li> <li>Madame de Sévigné, extrait d'une lettre au marquis de Pomponne (1664), <i>Lettres</i>, 1726.</li> <li>Saint-Simon, extrait du chapitre XVI des <i>Mémoires</i> consacré au roi, 1830.</li> </ul>	<p>Lecture à la maison de l'Acte I, scène 1 du <i>Misanthrope</i> de Molière, 1666.</p>

## Séquence III : L'homme entre civilisation et barbarie

### Étape 1 : Dans son essai « Des cannibales », Comment Montaigne interroge-t-il les notions de civilisation et de barbarie ?

Objet d'étude : La question de l'Homme dans les genres de l'argumentation, du XVIe au XXe siècle

Lecture de l'essai « Des cannibales », *Essais*, Livre premier, chapitre 30/31.



LECTURES ANALYTIQUES	ÉTUDES DE CORPUS	ÉTUDE D'IMAGE	EXPOSITION	DEVOIR DE TYPE BAC
<p>« <b>Des Cannibales</b> », <i>Essais</i>, Livre I, 30/31, édition de 1595.</p> <p><b>1</b> : Une réflexion sur le jugement (pp. 11-16).</p> <p><b>2</b> : Une réflexion sur le langage (pp. 16-19)</p> <p><b>3</b> : Des cannibales chez le roi de France (pp.31-32).</p> <p>Les numéros de pages renvoient à l'édition Folio plus classique.</p>	<p>Étude d'extraits complémentaires <b>sur le rituel anthropophage</b> (« Des cannibales »)</p> <p><b>Étude d'un corpus sur l'impossible voyage vers l'autre.</b></p> <p>Extraits des œuvres suivantes :</p> <ul style="list-style-type: none"> <li>• Paul Nizan, <i>Aden Arabie</i>, 1931.</li> <li>• Michel Leiris, <i>L'Afrique fantôme</i>, 1934.</li> <li>• Blaise Cendrars, <i>Feuilles de route</i>, 1924.</li> </ul>	<p>Paul Gauguin : <i>D'où venons-nous ? Que sommes-nous ? Où allons-nous ?</i>, 1897.</p>	<p>Dans le cadre du cours d'histoire, et en lien avec la séquence en français, visite de l'exposition <i>L'invention du sauvage</i> au Musée du Quai Branly.</p>	<p><b>Devoir sur table sur la guerre.</b> Corpus : La Bruyère, <i>Les Caractères</i> ; Voltaire, <i>Micromégas</i> ; Jacques Sternberg, <i>188 contes à régler</i>.</p> <ul style="list-style-type: none"> <li>• Commentaire du texte de La Bruyère.</li> <li>• Dissertation : Selon vous, le détour par l'Autre est-il un bon moyen pour dénoncer les travers de sa propre société ?</li> <li>• Invention : à partir du texte de J. Sternberg, écriture du discours qu'un penseur Adrèle pourrait tenir à ses congénères pour les exhorter à faire preuve de mesure.</li> </ul> <p>Entraînement à la dissertation en classe à partir du sujet suivant : Le véritable voyage est celui qui permet, selon Rousseau, de « secouer le joug de l'opinion ». Dans quelle mesure la littérature de voyage, au sens large, permet-elle de remettre en cause les idées reçues ?</p>

### Étape 2 : De la dénonciation de l'esclavage au chant de la Négritude, comment les écrivains affirment-ils la valeur de l'homme ?

Objet d'étude : La question de l'Homme dans les genres de l'argumentation, du XVIe au XXe siècle

LECTURE ANALYTIQUE	ÉTUDE DE CORPUS	DOCUMENTS COMPLÉMENTAIRES	LECTURES CURSIVES
<p><b>4</b> : Montesquieu, « <b>De l'esclavage des nègres</b> », extrait du chapitre XV de <i>L'esprit des lois</i>, 1748.</p>	<p><b>Étude d'un corpus allant de la dénonciation de l'esclavage à la célébration de la Négritude</b>, comprenant le texte ci-contre et les suivants :</p> <ul style="list-style-type: none"> <li>• Voltaire, « Ce qui leur arriva à Surinam » : la rencontre entre Candide et le nègre, extrait du chapitre XIX de <i>Candide</i>, 1759.</li> <li>• Aimé Césaire, <i>Discours sur le colonialisme</i>, 1950.</li> </ul>	<p><b>Projection du discours de Martin Luther King</b> devant le Lincoln Memorial de Washington le 28 août 1963 (« I have a dream »).</p> <p>Lecture à la maison : Aimé Césaire, <i>Discours sur la négritude</i>, 1987.</p>	<p><b>Un livre au choix parmi les titres suivants sur l'altérité :</b> Montesquieu, <i>Lettres persanes</i> ; Erich Maria Remarque, <i>À l'ouest rien de nouveau</i> ; Vercors, <i>Les animaux dénaturés</i> ; Édouard Glissant, <i>Le quatrième siècle</i> ; Ahmadou Kourouma, <i>Les soleils des Indépendances</i> ; Jorge Semprun, <i>Le Grand voyage</i> ; Romain Gary, <i>La vie devant soi</i> ; Harper Lee, <i>Ne tirez pas sur l'oiseau moqueur</i> ; Didier Daeninckx, <i>Cannibale</i> ; Jorge Semprun, <i>L'écriture ou la vie</i> ; Primo Levi, <i>Si c'est un homme</i> ; Claude Lévi-Strauss, <i>Race et histoire</i> ; John Howard Griffin, <i>Dans la peau d'un noir</i> ; Vercors, <i>Zoo ou l'Assassin philanthrope</i> ; Jean-Paul Sartre, <i>Huis clos</i> ; Bernard-Marie Koltès, <i>Combat de nègre et de chiens</i>.</p>

## Lecture analytique n°1

Nous avouerons que notre héros était fort peu héros en ce moment. Toutefois la peur ne venait chez lui qu'en seconde ligne ; il était surtout scandalisé de ce bruit qui lui faisait mal aux oreilles. L'escorte prit le galop ; on traversait une grande pièce de terre labourée, située au-delà du canal, et ce champ était jonché de cadavres.

- Les habits rouges ! les habits rouges ! criaient avec joie les hussards de l'escorte, et d'abord Fabrice ne comprenait pas ; enfin il remarqua qu'en effet presque tous les cadavres étaient vêtus de rouge. Une circonstance lui donna un frisson d'horreur ; il remarqua que beaucoup de ces malheureux habits rouges vivaient encore, ils criaient évidemment pour demander du secours, et personne ne s'arrêtait pour leur en donner. Notre héros, fort humain, se donnait toutes les peines du monde pour que son cheval ne mît les pieds sur aucun habit rouge. L'escorte s'arrêta ; Fabrice, qui ne faisait pas assez d'attention à son devoir de soldat, galopait toujours en regardant un malheureux blessé.

- Veux-tu bien t'arrêter, blanc-bec ! lui cria le maréchal des logis. Fabrice s'aperçut qu'il était à vingt pas sur la droite en avant des généraux, et précisément du côté où ils regardaient avec leurs lorgnettes. En revenant se ranger à la queue des autres hussards restés à quelques pas en arrière, il vit le plus gros de ces généraux qui parlait à son voisin, général aussi, d'un air d'autorité et presque de réprimande ; il jurait. Fabrice ne put retenir sa curiosité ; et, malgré le conseil de ne point parler, à lui donné par son amie la geôlière, il arrangea une petite phrase bien française, bien correcte, et dit à son voisin :

- Quel est-il ce général qui gourmande son voisin ?
- Pardi, c'est le maréchal !
- Quel maréchal ?
- Le maréchal Ney, bêta ! Ah ça ! où as-tu servi jusqu'ici ?

Fabrice, quoique fort susceptible, ne songea point à se fâcher de l'injure ; il contemplait, perdu dans une admiration enfantine, ce fameux prince de la Moskova, le brave des braves.

Tout à coup on partit au grand galop. Quelques instants après, Fabrice vit, à vingt pas en avant, une terre labourée qui était remuée d'une façon singulière. Le fond des sillons était plein d'eau, et la terre fort humide, qui formait la crête de ces sillons, volait en petits fragments noirs lancés à trois ou quatre pieds de haut. Fabrice remarqua en passant cet effet singulier ; puis sa pensée se remit à songer à la gloire du maréchal. Il entendit un cri sec auprès de lui : c'étaient deux hussards qui tombaient atteints par des boulets ; et, lorsqu'il les regarda, ils étaient déjà à vingt pas de l'escorte. Ce qui lui sembla horrible, ce fut un cheval tout sanglant qui se débattait sur la terre labourée, en engageant ses pieds dans ses propres entrailles ; il voulait suivre les autres : le sang coulait dans la boue.

Ah ! m'y voilà donc enfin au feu ! se dit-il. J'ai vu le feu ! se répétait-il avec satisfaction. Me voici un vrai militaire. A ce moment, l'escorte allait ventre à terre, et notre héros comprit que c'étaient des boulets qui faisaient voler la terre de toutes parts. Il avait beau regarder du côté d'où venaient les boulets, il voyait la fumée blanche de la batterie à une distance énorme, et, au milieu du ronflement égal et continu produit par les coups de canon, il lui semblait entendre des décharges beaucoup plus voisines ; il n'y comprenait rien du tout.

A ce moment, les généraux et l'escorte descendirent dans un petit chemin plein d'eau, qui était à cinq pieds en contre-bas.

Le maréchal s'arrêta, et regarda de nouveau avec sa lorgnette. Fabrice, cette fois, put le voir tout à son aise ; il le trouva très blond, avec une grosse tête rouge. Nous n'avons point des figures comme celle-là en Italie, se dit-il. Jamais, moi qui suis si pâle et qui ai des cheveux châains, je ne serai comme ça, ajoutait-il avec tristesse. Pour lui ces paroles voulaient dire : Jamais je ne serai un héros.

## Lecture analytique n°2

### I

Aujourd'hui, maman est morte. Ou peut-être hier, je ne sais pas. J'ai reçu un télégramme de l'asile : « Mère décédée. Enterrement demain. Sentiments distingués. » Cela ne veut rien dire. C'était peut-être hier.

L'asile de vieillards est à Marengo, à quatre-vingts kilomètres d'Alger. Je prendrai l'autobus à deux heures et j'arriverai dans l'après-midi. Ainsi, je pourrai veiller et je rentrerai demain soir. J'ai demandé deux jours de congé à mon patron et il ne pouvait pas me les refuser avec une excuse pareille. Mais il n'avait pas l'air content. Je lui ai même dit : « Ce n'est pas de ma faute. » Il n'a pas répondu. J'ai pensé alors que je n'aurais pas dû lui dire cela. En somme, je n'avais pas à m'excuser. C'était plutôt à lui de me présenter ses condoléances. Mais il le fera sans doute après-demain, quand il me verra en deuil. Pour le moment, c'est un peu comme si maman n'était pas morte. Après l'enterrement, au contraire, ce sera une affaire classée et tout aura revêtu une allure plus officielle.

J'ai pris l'autobus à deux heures. Il faisait très chaud. J'ai mangé au restaurant, chez Céleste, comme d'habitude. Ils avaient tous beaucoup de peine pour moi et Céleste m'a dit : « On n'a qu'une mère. » Quand je suis parti, ils m'ont accompagné à la porte. J'étais un peu étourdi parce qu'il a fallu que je monte chez Emmanuel pour lui emprunter une cravate noire et un brassard. Il a perdu son oncle, il y a quelques mois.

J'ai couru pour ne pas manquer le départ. Cette hâte, cette course, c'est à cause de tout cela sans doute, ajouté aux cahots, à l'odeur d'essence, à la réverbération de la route et du ciel, que je me suis assoupi. J'ai dormi pendant presque tout le trajet. Et quand je me suis réveillé, j'étais tassé contre un militaire qui m'a souri et qui m'a demandé si je venais de loin. J'ai dit « oui » pour n'avoir plus à parler.

L'asile est à deux kilomètres du village. J'ai fait le chemin à pied. J'ai voulu voir maman tout de suite. Mais le concierge m'a dit qu'il fallait que je rencontre le directeur. Comme il était occupé, j'ai attendu un peu. Pendant tout ce temps, le concierge a parlé et ensuite, j'ai vu le directeur : il m'a reçu dans son bureau. C'est un petit vieux, avec la Légion d'honneur. Il m'a regardé de ses yeux clairs. Puis il m'a serré la main qu'il a gardée si longtemps que je ne savais trop comment la retirer. Il a consulté un dossier et m'a dit : « M<sup>me</sup> Meursault est entrée ici il y a trois ans. Vous étiez son seul soutien. » J'ai cru qu'il me reprochait quelque chose et j'ai commencé à lui expliquer. Mais il m'a interrompu : « Vous n'avez pas à vous justifier, mon cher enfant. J'ai lu le dossier de votre mère. Vous ne pouviez subvenir à ses besoins. Il lui fallait une garde. Vos salaires sont modestes. Et tout compte fait elle était plus heureuse ici. » J'ai dit : « Oui monsieur le Directeur. » Il a ajouté : « Vous savez, elle avait des amis, des gens de son âge. Elle pouvait partager avec eux des intérêts qui sont d'un autre temps. Vous êtes jeune et elle devait s'ennuyer avec vous. »

C'était vrai. Quand elle était à la maison, maman passait son temps à me suivre des yeux en silence. Dans les premiers jours où elle était à l'asile, elle pleurait souvent. Mais c'était à cause de l'habitude. Au bout de quelques mois, elle aurait pleuré si on l'avait retirée de l'asile. Toujours à cause de l'habitude. C'est un peu pour cela que dans la dernière année je n'y suis presque plus allé. Et aussi parce que cela me prenait mon dimanche – sans compter l'effort pour aller à l'autobus, prendre des tickets et faire deux heures de route.

## Lecture analytique n°3

Dès qu'il m'a vu, il s'est soulevé un peu et a mis la main dans sa poche. Moi, naturellement, j'ai serré le revolver de Raymond dans mon veston. Alors de nouveau, il s'est laissé aller en arrière, mais sans retirer la main de sa poche. J'étais assez loin de lui, à une dizaine de mètres. Je devinais son regard par instants, entre ses paupières mi-closes. Mais le plus souvent, son image dansait devant mes yeux, dans l'air enflammé. Le bruit des vagues était encore plus paresseux, plus étale qu'à midi. C'était le même soleil, la même lumière sur le même sable qui se prolongeait ici. Il y avait déjà deux heures que la journée n'avancait plus, deux heures qu'elle avait jeté l'ancre dans un océan de métal bouillant. À l'horizon, un petit vapeur est passé et j'en ai deviné la tache noire au bord de mon regard, parce que je n'avais pas cessé de regarder l'Arabe.

J'ai pensé que je n'avais qu'un demi-tour à faire et ce serait fini. Mais toute une plage vibrante de soleil se pressait derrière moi. J'ai fait quelques pas vers la source. L'Arabe n'a pas bougé. Malgré tout, il était encore assez loin. Peut-être à cause des ombres sur son visage, il avait l'air de rire. J'ai attendu. La brûlure du soleil gagnait mes joues et j'ai senti des gouttes de sueur s'amasser dans mes sourcils. C'était le même soleil que le jour où j'avais enterré maman et, comme alors, le front surtout me faisait mal et toutes ses veines battaient ensemble sous la peau. À cause de cette brûlure que je ne pouvais plus supporter, j'ai fait un mouvement en avant. Je savais que c'était stupide, que je ne me débarrasserais pas du soleil en me déplaçant d'un pas. Mais j'ai fait un pas, un seul pas en avant. Et cette fois, sans se soulever, l'Arabe a tiré son couteau qu'il m'a présenté dans le soleil. La lumière a giclé sur l'acier et c'était comme une longue lame étincelante qui m'atteignait au front. Au même instant, la sueur amassée dans mes sourcils a coulé d'un coup sur les paupières et les a recouvertes d'un voile tiède et épais. Mes yeux étaient aveuglés derrière ce rideau de larmes et de sel. Je ne sentais plus que les cymbales du soleil sur mon front et, indistinctement, le glaive éclatant jailli du couteau toujours en face de moi. Cette épée brûlante rongait mes cils et fouillait mes yeux douloureux. C'est alors que tout a vacillé. La mer a charrié un souffle épais et ardent. Il m'a semblé que le ciel s'ouvrait sur toute son étendue pour laisser pleuvoir du feu. Tout mon être s'est tendu et j'ai crispé ma main sur le revolver. La gâchette a cédé, j'ai touché le ventre poli de la crosse et c'est là, dans le bruit à la fois sec et assourdissant que tout a commencé. J'ai secoué la sueur et le soleil. J'ai compris que j'avais détruit l'équilibre du jour, le silence exceptionnel d'une plage où j'avais été heureux. Alors, j'ai tiré encore quatre fois sur un corps inerte où les balles s'enfonçaient sans qu'il y parût. Et c'était comme quatre coups brefs que je frappais sur la porte du malheur.

## Lecture analytique n°4

L'après-midi, les grands ventilateurs brassaient toujours l'air épais de la salle et les petits éventails multicolores des jurés s'agitaient tous dans le même sens. La plaidoirie de mon avocat me semblait ne devoir jamais finir. À un moment donné, cependant, je l'ai écouté parce qu'il disait : « Il est vrai que j'ai tué. » Puis il a continué sur ce ton, disant « je » chaque fois qu'il parlait de moi. J'étais très étonné. Je me suis penché vers un gendarme et je lui ai demandé pourquoi. Il m'a dit de me taire et, après un moment, il a ajouté : « Tous les avocats font ça. » Moi, j'ai pensé que c'était m'écarter encore de l'affaire, me réduire à zéro et, en un certain sens, se substituer à moi. Mais je crois que j'étais déjà très loin de cette salle d'audience. D'ailleurs, mon avocat m'a semblé ridicule. Il a plaidé la provocation très rapidement et puis lui aussi a parlé de mon âme. Mais il m'a paru qu'il avait beaucoup moins de talent que le procureur. « Moi aussi, a-t-il dit, je me suis penché sur cette âme, mais, contrairement à l'éminent représentant du ministère public, j'ai trouvé quelque chose et je puis dire que j'y ai lu à livre ouvert. » Il y avait lu que j'étais un honnête homme, un travailleur régulier, infatigable, fidèle à la maison qui l'employait, aimé de tous et compatissant aux misères d'autrui. Pour lui, j'étais un fils modèle qui avait soutenu sa mère aussi longtemps qu'il l'avait pu. Finalement j'avais espéré qu'une maison de retraite donnerait à la vieille femme le confort que mes moyens ne me permettaient pas de lui procurer. « Je m'étonne, Messieurs, a-t-il ajouté, qu'on ait mené si grand bruit autour de cet asile. Car enfin, s'il fallait donner une preuve de l'utilité et de la grandeur de ces institutions, il faudrait bien dire que c'est l'État lui-même qui les subventionne. » Seulement, il n'a pas parlé de l'enterrement et j'ai senti que cela manquait dans sa plaidoirie. Mais à cause de toutes ces longues phrases, de toutes ces journées et ces heures interminables pendant lesquelles on avait parlé de mon âme, j'ai eu l'impression que tout devenait comme une eau incolore où je trouvais le vertige.

À la fin, je me souviens seulement que, de la rue et à travers tout l'espace des salles et des prétoires, pendant que mon avocat continuait à parler, la trompette d'un marchand de glace a résonné jusqu'à moi. J'ai été assailli des souvenirs d'une vie qui ne m'appartenait plus, mais où j'avais trouvé les plus pauvres et les plus tenaces de mes joies : des odeurs d'été, le quartier que j'aimais, un certain ciel du soir, le rire et les robes de Marie. Tout ce que je faisais d'inutile en ce lieu m'est alors remonté à la gorge et je n'ai eu qu'une hâte, c'est qu'on en finisse et que je retrouve ma cellule avec le sommeil. C'est à peine si j'ai entendu mon avocat s'écrier, pour finir, que les jurés ne voudraient pas envoyer à la mort un travailleur honnête perdu par une minute d'égarement et demander les circonstances atténuantes pour un crime dont je traînais déjà, comme le plus sûr de mes châtiments, le remords éternel. La cour a suspendu l'audience et l'avocat s'est assis d'un air épuisé. Mais ses collègues sont venus vers lui pour lui serrer la main. J'ai entendu : « Magnifique, mon cher. » L'un d'eux m'a même pris à témoin : « Hein ? » m'a-t-il dit. J'ai acquiescé, mais mon compliment n'était pas sincère, parce que j'étais trop fatigué.

## Lecture analytique n°5

Lui parti, j'ai retrouvé le calme. J'étais épuisé et je me suis jeté sur ma couchette. Je crois que j'ai dormi parce que je me suis réveillé avec des étoiles sur le visage. Des bruits de campagne montaient jusqu'à moi. Des odeurs de nuit, de terre et de sel rafraîchissaient mes tempes. La merveilleuse paix de cet été endormi entraînait en moi comme une marée. À ce moment, et à la limite de la nuit, des sirènes ont hurlé. Elles annonçaient des départs pour un monde qui maintenant m'était à jamais indifférent. Pour la première fois depuis bien longtemps, j'ai pensé à maman. Il m'a semblé que je comprenais pourquoi à la fin d'une vie elle avait pris un « fiancé », pourquoi elle avait joué à recommencer. Là-bas, là-bas aussi, autour de cet asile où des vies s'éteignaient, le soir était comme une trêve mélancolique. Si près de la mort, maman devait s'y sentir libérée et prête à tout revivre. Personne, personne n'avait le droit de pleurer sur elle. Et moi aussi, je me suis senti prêt à tout revivre. Comme si cette grande colère m'avait purgé du mal, vidé d'espoir, devant cette nuit chargée de signes et d'étoiles, je m'ouvrais pour la première fois à la tendre indifférence du monde. De l'éprouver si pareil à moi, si fraternel enfin, j'ai senti que j'avais été heureux, et que je l'étais encore. Pour que tout soit consommé, pour que je me sente moins seul, il me restait à souhaiter qu'il y ait beaucoup de spectateurs le jour de mon exécution et qu'ils m'accueillent avec des cris de haine.

Albert Camus, *L'Étranger*, deuxième partie,  
chapitre V (extrait), 1942.



## Lecture analytique n°6

*Un autre moment de silence. La pendule sonne sept fois. Silence. La pendule sonne trois fois. Silence. La pendule ne sonne aucune fois.*

M. SMITH, *toujours dans son journal.*

Tiens, c'est écrit que Bobby Watson est mort.

Mme SMITH

Mon Dieu, le pauvre, quand est-ce qu'il est mort ?

M. SMITH

Pourquoi prends-tu cet air étonné ? Tu le savais bien. Il est mort il y a deux ans. Tu te rappelles, on a été à son enterrement, il y a un an et demi.

Mme SMITH

Bien sûr que je me rappelle. Je me suis rappelé tout de suite, mais je ne comprends pas pourquoi toi-même tu as été si étonné de voir ça sur le journal.

M. SMITH

Ça n'y était pas sur le journal. Il y a déjà trois ans qu'on a parlé de son décès. Je m'en suis souvenu par associations d'idées !

Mme SMITH

Domage ! Il était si bien conservé.

M. SMITH

C'était le plus joli cadavre de Grande-Bretagne ! Il ne paraissait pas son âge. Pauvre Bobby, il y avait quatre ans qu'il était mort et il était encore chaud. Un véritable cadavre vivant. Et comme il était gai !

Mme SMITH

La pauvre Bobby.

M. SMITH

Tu veux dire « le » pauvre Bobby.

Mme SMITH

Non, c'est à sa femme que je pense. Elle s'appelait comme lui, Bobby, Bobby Watson. Comme ils avaient le même nom, on ne pouvait pas les distinguer l'un de l'autre quand on les voyait ensemble. Ce n'est qu'après sa mort à lui, qu'on a pu vraiment savoir qui était l'un et qui était l'autre. Pourtant, aujourd'hui encore, il y a des gens qui la confondent avec le mort et lui présentent des condoléances. Tu la connais ?

M. SMITH

Je ne l'ai vue qu'une fois, par hasard, à l'enterrement de Bobby.

Mme SMITH

Je ne l'ai jamais vue. Est-ce qu'elle est belle ?

M. SMITH

Elle a des traits réguliers et pourtant on ne peut pas dire qu'elle est belle. Elle est trop grande et trop forte. Ses traits ne sont pas réguliers et pourtant on peut dire qu'elle est très belle. Elle est un peu trop petite et trop maigre. Elle est professeur de chant.

*La pendule sonne cinq fois. Un long temps.*

Mme SMITH

Et quand pensent-ils se marier, tous les deux ?

M. SMITH

Le printemps prochain, au plus tard.

Mme SMITH

Il faudra sans doute aller à leur mariage.

M. SMITH

Il faudra leur faire un cadeau de noces. Je me demande lequel ?

Mme SMITH

Pourquoi ne leur offririons-nous pas un des sept plateaux d'argent dont on nous a fait don à notre mariage à nous et qui ne nous ont jamais servi à rien ?

*Court silence. La pendule sonne deux fois.*

Mme SMITH

C'est triste pour elle d'être demeurée veuve si jeune.

M. SMITH

Heureusement qu'ils n'ont pas eu d'enfants.

Mme SMITH

Il ne leur manquait plus que cela ! Des enfants ! Pauvre femme, qu'est-ce qu'elle en aurait fait !

M. SMITH

Elle est encore jeune. Elle peut très bien se remarier. Le deuil lui va si bien.

Mme SMITH

Mais qui prendra soin des enfants ? Tu sais bien qu'ils ont un garçon et une fille. Comment s'appellent-ils ?

M. SMITH

Bobby et Bobby comme leurs parents. L'oncle de Bobby Watson, le vieux Bobby Watson est riche et il aime le garçon. Il pourrait très bien se charger de l'éducation de Bobby.

Mme SMITH

Ce serait naturel. Et la tante de Bobby Watson, la vieille Bobby Watson pourrait très bien, à son tour, se charger de l'éducation de Bobby Watson, la fille de Bobby Watson. Comme ça, la maman de Bobby Watson, Bobby, pourrait se remarier. Elle a quelqu'un en vue ?

M. SMITH

Oui, un cousin de Bobby Watson.

Mme SMITH

Qui ? Bobby Watson ?

M. SMITH

De quel Bobby Watson parles-tu ?

Mme SMITH

De Bobby Watson, le fils du vieux Bobby Watson l'autre oncle de Bobby Watson, le mort.

M. SMITH

Non, ce n'est pas celui-là, c'est un autre. C'est Bobby Watson, le fils de la vieille Bobby Watson la tante de Bobby Watson, le mort.

Mme SMITH

Tu veux parler de Bobby Watson, le commis-voyageur ?

M. SMITH

Tous les Bobby Watson sont commis-voyageurs.

Mme SMITH

Quel dur métier ! Pourtant, on y fait de bonnes affaires.

M. SMITH

Oui, quand il n'y a pas de concurrence.

Mme SMITH

Et quand n'y a-t-il pas de concurrence ?

M. SMITH

Le mardi, le jeudi et le mardi.

Mme SMITH

Ah ! trois jours par semaine ? Et que fait Bobby Watson pendant ce temps-là ?

M. SMITH

Il se repose, il dort.

Mme SMITH

Mais pourquoi ne travaille-t-il pas pendant ces trois jours s'il n'y a pas de concurrence ?

M. SMITH

Je ne peux pas tout savoir. Je ne peux pas répondre à toutes tes questions idiotes !

[...]

Route à la campagne, avec arbre.

Soir.

Estragon, assis sur une pierre, essaie d'enlever sa chaussure. Il s'acharne des deux mains, en ahanant. Il s'arrête, à bout de forces, se repose en haletant, recommence. Même jeu.

Entre Vladimir.

ESTRAGON (renonçant à nouveau). — Rien à faire.

VLADIMIR (s'approchant à petits pas raides, les jambes écartées). — Je commence à le croire. (Il s'immobilise.) J'ai longtemps résisté à cette pensée, en me disant, Vladimir, sois raisonnable. tu n'as pas encore tout essayé. Et je reprenais le combat. (Il se recueille, songeant au combat. A Estragon.) — Alors, te revoilà, toi.

ESTRAGON. — Tu crois ?

VLADIMIR. — Je suis content de te revoir. Je te croyais parti pour toujours.

ESTRAGON. — Moi aussi.

EN ATTENDANT GODOT

11

VLADIMIR. — La main dans la main on se serait jeté en bas de la tour Eiffel, parmi les premiers. On portait beau alors. Maintenant il est trop tard. On ne nous laisserait même pas monter. (Estragon s'acharne sur sa chaussure.) Qu'est-ce que tu fais ?

ESTRAGON. — Je me déchausse. Ça ne t'est jamais arrivé, à toi ?

VLADIMIR. — Depuis le temps que je te dis qu'il faut les enlever tous les jours. Tu ferais mieux de m'écouter.

ESTRAGON (faiblement). — Aide-moi !

VLADIMIR. — Tu as mal ?

ESTRAGON. — Mal ! Il me demande si j'ai mal !

VLADIMIR (avec emportement). — Il n'y a jamais que toi qui souffres ! Moi je ne compte pas. Je voudrais pourtant te voir à ma place. Tu m'en dirais des nouvelles.

ESTRAGON. — Tu as eu mal ?

VLADIMIR. — Mal ! Il me demande si j'ai eu mal !

ESTRAGON (pointant l'index). — Ce n'est pas une raison pour ne pas te boutonner.

VLADIMIR (se penchant). — C'est vrai. (Il se boutonne.) Pas de laisser-aller dans les petites choses.

ESTRAGON. — Qu'est-ce que tu veux que je te dise, tu attends toujours le dernier moment.

10

EN ATTENDANT GODOT

VLADIMIR. — Que faire pour fêter cette réunion ? (Il réfléchit.) Lève-toi que je t'embrasse. (Il tend la main à Estragon.)

ESTRAGON (avec irritation). — Tout à l'heure, tout à l'heure.

Silence.

VLADIMIR (froissé, froidement). — Peut-on savoir où monsieur a passé la nuit ?

ESTRAGON. — Dans un fossé.

VLADIMIR (épaté). — Un fossé ! Où ça ?

ESTRAGON (sans geste). — Par là.

VLADIMIR. — Et on ne t'a pas battu ?

ESTRAGON. — Si... Pas trop.

VLADIMIR. — Toujours les mêmes ?

ESTRAGON. — Les mêmes ? Je ne sais pas.

Silence.

VLADIMIR. — Quand j'y pense... depuis le temps... je me demande... ce que tu serais devenu... sans moi... (Avec décision.) Tu ne serais plus qu'un petit tas d'ossements à l'heure qu'il est, pas d'erreur.

ESTRAGON (piqué au vif). — Et après ?

VLADIMIR (accablé). — C'est trop pour un seul homme. (Un temps. Avec vivacité.) D'un autre côté, à quoi bon se décourager à présent, voilà ce que je me dis. Il fallait y penser il y a une éternité, vers 1900.

ESTRAGON. — Assez. Aide-moi à enlever cette saloperie.

12

EN ATTENDANT GODOT

VLADIMIR (rêveusement). — Le dernier moment... (Il médite.) C'est long, mais ce sera bon. Qui disait ça ?

ESTRAGON. — Tu ne veux pas m'aider ?

VLADIMIR. — Des fois je me dis que ça vient quand même. Alors je me sens tout drôle. (Il ôte son chapeau, regarde dedans, y promène sa main, le secoue, le remet.) Comment dire ? Soulagé et en même temps... (il cherche) ...épouvanté. (Avec emphase.) E-POU-VAN-TÉ. (Il ôte à nouveau son chapeau, regarde dedans.) Ça alors ! (Il tape dessus comme pour en faire tomber quelque chose, regarde à nouveau dedans, le remet.) Enfin... (Estragon, au prix d'un suprême effort, parvient à enlever sa chaussure. Il regarde dedans, y promène sa main, la retourne, la secoue, cherche par terre s'il n'en est pas tombé quelque chose, ne trouve rien, passe sa main à nouveau dans sa chaussure, les yeux vagues.) — Alors ?

ESTRAGON. — Rien.

VLADIMIR. — Fais voir.

ESTRAGON. — Il n'y a rien à voir.

VLADIMIR. — Essaie de la remettre.

ESTRAGON (ayant examiné son pied). — Je vais le laisser respirer un peu.

VLADIMIR. — Voilà l'homme tout entier, s'en prenant à sa chaussure alors que c'est son pied le coupable. (Il enlève encore une fois son chapeau, regarde dedans, y passe la main, le secoue, tape dessus, souffle dedans, le remet.)

[...]

## Annexe : étude d'images

### Combat épique contre guerre absurde



*La bataille de Waterloo, le 18 juin 1815, Clément-Auguste Andrieux, 1852*

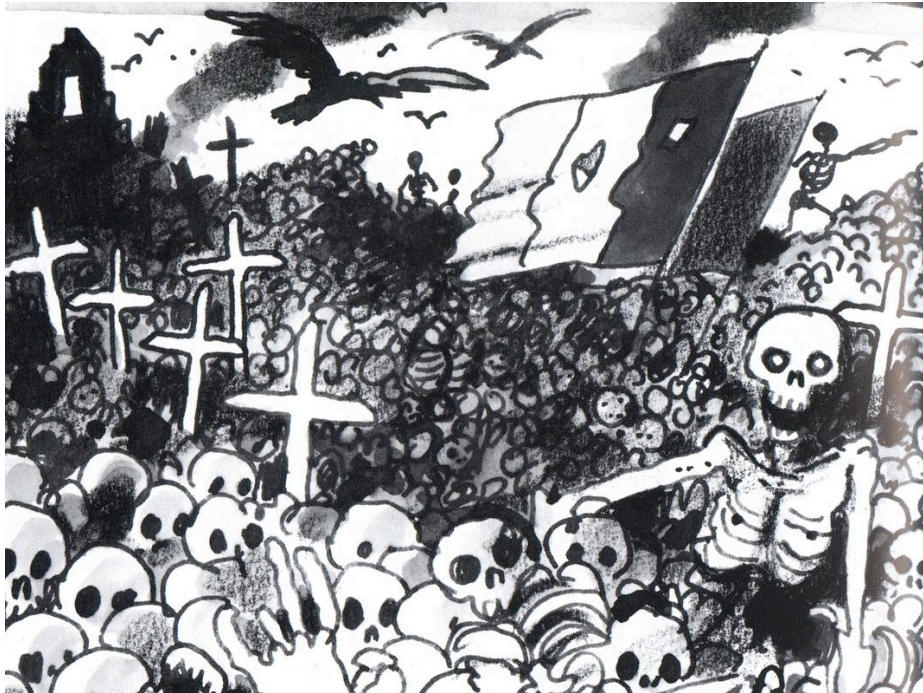


Illustration pour *Voyage au bout de la nuit* de Jacques Tardi, 1988

1ère ES1 - Séquence I  
L'homme face au sentiment de l'absurdité



*La liberté guidant le peuple* (détail), Eugène Delacroix, 1830



Jacques TARDI, illustrations pour *Voyage au bout de la nuit*, de Louis-Ferdinand CÉLINE, © Éditions Gallimard/Fonds Futuropolis, 1988.

## Lecture analytique n°1

*Dom Juan*  
extrait de l'Acte I, scène I

SGANARELLE, GUSMAN

SGANARELLE, *tenant une tabatière* – Quoi que puisse dire Aristote et toute la Philosophie, il n'est rien d'égal au tabac : c'est la passion des honnêtes gens, et qui vit sans tabac n'est pas digne de vivre. Non seulement il réjouit et purge les cerveaux humains, mais encore il instruit les âmes à la vertu, et l'on apprend avec lui à devenir honnête homme. Ne voyez-vous pas bien, dès qu'on en prend, de quelle manière obligeante on en use avec tout le monde, et comme on est ravi d'en donner à droit et à gauche, partout où l'on se trouve ? On n'attend pas même qu'on en demande, et l'on court au-devant du souhait des gens : tant il est vrai que le tabac inspire des sentiments d'honneur et de vertu à tous ceux qui en prennent. Mais c'est assez de cette matière. Reprenons un peu notre discours. Si bien donc, cher Gusman, que Done Elvire, ta maîtresse, surprise de notre départ, s'est mise en campagne après nous, et son cœur, que mon maître a su toucher trop fortement, n'a pu vivre, dis-tu, sans le venir chercher ici. Veux-tu qu'entre nous je te dise ma pensée ? J'ai peur qu'elle ne soit mal payée de son amour, que son voyage en cette ville produise peu de fruit, et que vous eussiez autant gagné à ne bouger de là.

Molière, *Dom Juan*, Acte I, scène I (extrait), 1665.

## Lecture analytique n°2

### *Dom Juan* extrait de l'Acte I, scène II

DOM JUAN – Eh bien ! je te donne la liberté de parler et de me dire tes sentiments.

SGANARELLE – En ce cas, Monsieur, je vous dirai franchement que je n'approuve point votre méthode, et que je trouve fort vilain d'aimer de tous côtés comme vous faites.

DOM JUAN – Quoi ? tu veux qu'on se lie à demeurer au premier objet qui nous prend, qu'on renonce au monde pour lui, et qu'on n'ait plus d'yeux pour personne ? La belle chose de vouloir se piquer d'un faux honneur d'être fidèle, de s'ensevelir pour toujours dans une passion, et d'être mort dès sa jeunesse à toutes les autres beautés qui nous peuvent frapper les yeux ! Non, non, la constance n'est bonne que pour des ridicules ; toutes les belles ont droit de nous charmer, et l'avantage d'être rencontrée la première ne doit point dérober aux autres les justes prétentions qu'elles ont toutes sur nos cœurs. Pour moi, la beauté me ravit par tout où je la trouve, et je cède facilement à cette douce violence dont elle nous entraîne. J'ai beau être engagé, l'amour que j'ai pour une belle n'engage point mon âme à faire injustice aux autres ; je conserve des yeux pour voir le mérite de toutes, et rends à chacune les hommages et les tributs où la nature nous oblige. Quoi qu'il en soit, je ne puis refuser mon cœur à tout ce que je vois d'aimable, et dès qu'un beau visage me le demande, si j'en avais dix mille, je les donnerais tous. Les inclinations naissantes, après tout, ont des charmes inexplicables, et tout le plaisir de l'amour est dans le changement. On goûte une douceur extrême à réduire, par cent hommages, le cœur d'une jeune beauté, à voir de jour en jour les petits progrès qu'on y fait, à combattre par des transports, par des larmes et des soupirs, l'innocente pudeur d'une âme qui a peine à rendre les armes, à forcer pied à pied toutes les petites résistances qu'elle nous oppose, à vaincre les scrupules dont elle se fait un honneur et la mener doucement où nous avons envie de la faire venir. Mais lors qu'on en est maître une fois, il n'y a plus rien à dire ni rien à souhaiter ; tout le beau de la passion est fini, et nous nous endormons dans la tranquillité d'un tel amour, si quelque objet nouveau ne vient réveiller nos désirs, et présenter à notre cœur les charmes attrayants d'une conquête à faire. Enfin, il n'est rien de si doux que de triompher de la résistance d'une belle personne, et j'ai sur ce sujet l'ambition des conquérants, qui volent perpétuellement de victoire en victoire, et ne peuvent se résoudre à borner leurs souhaits. Il n'est rien qui puisse arrêter l'impétuosité de mes désirs : je me sens un cœur à aimer toute la terre ; et comme Alexandre, je souhaiterais qu'il y eût d'autres mondes, pour y pouvoir étendre mes conquêtes amoureuses.

SGANARELLE – Vertu de ma vie, comme vous débitez ! Il semble que vous ayez appris cela par cœur, et vous parlez tout comme un livre.

## Lecture analytique n°3

### *Dom Juan* extrait de l'Acte II, scène II

*Texte étudié : ensemble de cet extrait, de « Ah ! la belle personne [...] » à « [...] une autre en six mois. »*

DOM JUAN – Ah ! la belle personne, et que ses yeux sont pénétrants !

CHARLOTTE – Monsieur, vous me rendez toute honteuse.

DOM JUAN – Ah ! N'ayez point de honte d'entendre dire vos vérités. Sganarelle, qu'en dis-tu ? Peut-on rien voir de plus agréable ? Tournez-vous un peu, s'il vous plaît. Ah ! que cette taille est jolie ! Haussez un peu la tête, de grâce. Ah ! que ce visage est mignon ! Ouvrez vos yeux entièrement. Ah ! qu'ils sont beaux ! Que je voie un peu vos dents, je vous prie. Ah ! qu'elles sont amoureuses, et ces lèvres appétissantes ! Pour moi, je suis ravi, et je n'ai jamais vu une si charmante personne.

CHARLOTTE – Monsieur, cela vous plaît à dire, et je ne sais pas si c'est pour vous railler de moi.

DOM JUAN – Moi, me railler de vous ? Dieu m'en garde ! Je vous aime trop pour cela, et c'est du fond du cœur que je vous parle.

CHARLOTTE – Je vous suis bien obligée, si ça est.

DOM JUAN – Point du tout ; vous ne m'êtes point obligée de tout ce que je dis, et ce n'est qu'à votre beauté que vous en êtes redevable.

CHARLOTTE – Monsieur, tout ça est trop bien dit pour moi, et je n'ai pas d'esprit pour vous répondre.

DOM JUAN – Sganarelle, regarde un peu ses mains.

CHARLOTTE – Fi ! Monsieur, elles sont noires comme je ne sais quoi.

DOM JUAN – Ha ! que dites-vous là ? Elles sont les plus belles du monde ; souffrez que je les baise, je vous prie.

CHARLOTTE – Monsieur, c'est trop d'honneur que vous me faites, et si j'avais su ça tantôt, je n'aurais pas manqué de les laver avec du son.

DOM JUAN – Et dites-moi un peu, belle Charlotte, vous n'êtes pas mariée sans doute ?

CHARLOTTE – Non, Monsieur ; mais je dois bientôt l'être avec Piarrot, le fils de la voisine Simonette.

DOM JUAN – Quoi ? une personne comme vous serait la femme d'un simple paysan ! Non, non : c'est profaner tant de beautés, et vous n'êtes pas née pour demeurer dans un village. Vous méritez sans doute une meilleure fortune, et le Ciel, qui le connaît bien, m'a conduit ici tout exprès pour empêcher ce mariage, et rendre justice à vos charmes ; car enfin, belle Charlotte, je vous aime de tout mon cœur, et il ne tiendra qu'à vous que je vous arrache de ce misérable lieu, et ne vous mette dans l'état où vous méritez d'être. Cet amour est bien prompt sans doute ; mais quoi ? c'est un effet, Charlotte, de votre grande beauté, et l'on vous aime autant en un quart d'heure qu'on ferait une autre en six mois.



## Lecture analytique n°4

### *Dom Juan*, Acte III, scène II

DOM JUAN, SGANARELLE, UN PAUVRE

SGANARELLE – Enseignez-nous un peu le chemin qui mène à la ville.

LE PAUVRE – Vous n'avez qu'à suivre cette route, Messieurs, et détourner à main droite quand vous serez au bout de la forêt. Mais je vous donne avis que vous devez vous tenir sur vos gardes, et que depuis quelque temps il y a des voleurs ici autour.

DOM JUAN – Je te suis bien obligé, mon ami, et je te rends grâce de tout mon cœur.

LE PAUVRE – Si vous vouliez, Monsieur, me secourir de quelque aumône ?

DOM JUAN – Ah ! ah ! Ton avis est intéressé, à ce que je vois.

LE PAUVRE – Je suis un pauvre homme, Monsieur, retiré tout seul dans ce bois depuis dix ans, et je ne manquerai pas de prier le Ciel qu'il vous donne toute sorte de biens.

DOM JUAN – Eh ! Prie-le qu'il te donne un habit, sans te mettre en peine des affaires des autres.

SGANARELLE – Vous ne connaissez pas Monsieur, bonhomme ; il ne croit qu'en deux et deux sont quatre et en quatre et quatre sont huit.

DOM JUAN – Quelle est ton occupation parmi ces arbres ?

LE PAUVRE – De prier le Ciel tout le jour pour la prospérité des gens de bien qui me donnent quelque chose.

DOM JUAN – Il ne se peut donc pas que tu ne sois bien à ton aise ?

LE PAUVRE – Hélas ! Monsieur, je suis dans la plus grande nécessité du monde.

DOM JUAN – Tu te moques : un homme qui prie le Ciel tout le jour ne peut pas manquer d'être bien dans ses affaires.

LE PAUVRE – Je vous assure, Monsieur, que le plus souvent je n'ai pas un morceau de pain à mettre sous les dents.

DOM JUAN – Voilà qui est étrange, et tu es bien mal reconnu de tes soins. Ah ! ah ! je m'en vais te donner un louis d'or tout à l'heure, pourvu que tu veuilles jurer.

LE PAUVRE – Ah ! Monsieur, voudriez-vous que je commisse un tel péché ?

DOM JUAN – Tu n'as qu'à voir si tu veux gagner un louis d'or ou non. En voici un que je te donne, si tu jures ; tiens, il faut jurer.

LE PAUVRE – Monsieur !

DOM JUAN – À moins de cela, tu ne l'auras pas.

SGANARELLE – Va, va, jure un peu, il n'y a pas de mal.

DOM JUAN – Prends, le voilà ; prends, te dis-je, mais jure donc.

LE PAUVRE – Non, Monsieur, j'aime mieux mourir de faim.

DOM JUAN – Va, va, je te le donne pour l'amour de l'humanité. Mais que vois-je là ? un homme attaqué par trois autres ? La partie est trop inégale, et je ne dois pas souffrir cette lâcheté.

*Il court au lieu du combat.*

Molière, *Dom Juan*, Acte III, scène II, 1665.

## Lecture analytique n°5

### « Les obsèques de la Lionne »

La femme du Lion mourut :  
Aussitôt chacun accourut  
Pour s'acquitter envers le Prince  
De certains compliments de consolation,  
Qui sont surcroît d'affliction.  
Il fit avertir sa province  
Que les obsèques se feraient  
Un tel jour, en tel lieu ; ses prévôts y seraient  
Pour régler la cérémonie,  
Et pour placer la compagnie.  
Jugez si chacun s'y trouva.  
Le Prince aux cris s'abandonna,  
Et tout son antre en résonna.  
Les Lions n'ont point d'autre temple.  
On entendit à son exemple  
Rugir en leurs patois Messieurs les courtisans.  
Je définis la cour un pays où les gens  
Tristes, gais, prêts à tout, à tout indifférents,  
Sont ce qu'il plaît au Prince, ou s'ils ne peuvent l'être,  
Tâchent au moins de le parêtré<sup>1</sup>,  
Peuple caméléon, peuple singe du maître,  
On dirait qu'un esprit anime mille corps ;  
C'est bien là que les gens sont de simples ressorts.  
Pour revenir à notre affaire  
Le Cerf ne pleura point. Comment eût-il pu faire ?  
Cette mort le vengeait ; la Reine avait jadis  
Étranglé sa femme et son fils.  
Bref il ne pleura point. Un flatteur l'alla dire,  
Et soutint qu'il l'avait vu rire.  
La colère du Roi, comme dit Salomon,  
Est terrible, et surtout celle du roi Lion :  
Mais ce Cerf n'avait pas accoutumé de lire.  
Le Monarque lui dit : « Chétif hôte des bois  
Tu ris ! tu ne suis pas ces gémissantes voix !  
Nous n'appliquerons point sur tes membres profanes  
Nos sacrés ongles. Venez Loups,  
Vengez la Reine, immolez tous  
Ce traître à ses augustes mânes. »  
Le Cerf reprit alors : « Sire, le temps de pleurs  
Est passé ; la douleur est ici superflue.  
Votre digne moitié, couchée entre des fleurs,  
Tout près d'ici m'est apparue ;  
Et je l'ai d'abord reconnue.  
« Ami, m'a-t-elle dit, garde que ce convoi,  
Quand je vais chez les Dieux, ne t'oblige à des larmes.  
Aux Champs Élysiens j'ai goûté mille charmes,  
Conversant avec ceux qui sont saints comme moi.  
Laisse agir quelque temps le désespoir du Roi.  
J'y prends plaisir. » À peine on eut oui la chose,  
Qu'on se mit à crier : « Miracle, apothéose ! »  
Le Cerf eut un présent, bien loin d'être puni.  
Amusez les Rois par des songes,  
Flattez-les, payez-les d'agréables mensonges,  
Quelque indignation dont leur cœur soit rempli,  
Ils goberont l'appât, vous serez leur ami.

Jean de La Fontaine, *Fables*,  
Livre huitième, Fable XIV, 1678.

1 Graphie choisie pour la rime.

## Lecture analytique n°1

**Montaigne, « Des Cannibales »,  
Essais, Livre I, chap. 30/31, 1595.**

Quand le Roi Pyrrhus passa en Italie, après qu'il eut reconnu l'ordonnance de l'armée que les Romains lui envoyaient au-devant : « Je ne sais, dit-il<sup>1</sup>, quels barbares sont ceux-ci (car les Grecs appelaient ainsi toutes les nations étrangères) mais la disposition de cette armée que je vois n'est aucunement barbare. » Autant en dirent les Grecs de celle que Flaminius fit passer en leur pays ; et Philippe, voyant d'un tertre l'ordre et distribution du camp Romain, en son Royaume, sous Publius Sulpicius Galba. Voilà comment il se faut garder de s'attacher aux opinions vulgaires, et les faut juger par la voie de la raison, non par la voix commune. J'ai eu longtemps avec moi un homme qui avait demeuré dix ou douze ans en cet autre monde, qui a été découvert en notre siècle, en l'endroit où Villegagnon<sup>2</sup> prit terre, qu'il surnomma la France Antarctique<sup>3</sup>. Cette découverte d'un pays infini semble de grande

---

1. L'incise constitue la proposition principale de la phrase : « Quand le roi Pyrrhus passa [...] il dit... »

2. Le seigneur de Villegagnon, chevalier de Malte, obtint d'Henri II les crédits nécessaires pour fonder une place forte française au Brésil. Il atterrit en baie de Guanabara (aujourd'hui Rio de Janeiro) pour y fonder Fort-Coligny en 1555.

3. Nom donné par Villegagnon à l'actuel Brésil.

considération<sup>1</sup>. Je ne sais si je me puis répondre<sup>2</sup> qu'il ne s'en fasse à l'avenir quelque autre, tant de personnages plus grands que nous ayant été trompés en celle-ci. J'ai peur que nous ayons les yeux plus grands que le ventre, et plus de curiosité que nous n'avons de capacité : nous embrassons tout, mais nous n'étreignons que du vent. Platon introduit Solon<sup>3</sup> racontant avoir appris des Prêtres de la ville de Saïs en Égypte, que jadis et avant le déluge, il y avait une grande île nommée Atlantide, droit à la bouche du détroit de Gibraltar, qui tenait<sup>4</sup> plus de pays que l'Afrique et l'Asie toutes deux ensemble ; et que les rois de cette contrée-là, qui ne possédaient pas seulement cette île, mais s'étaient étendus dans la terre ferme, si avant qu'ils tenaient de la largeur d'Afrique, jusqu'en Égypte, et de la longueur de l'Europe, jusqu'en la Toscane, entreprirent d'enjamber jusque sur l'Asie, et subjuguèrent toutes les nations qui bordent la mer Méditerranée, jusqu'au golfe de la mer Majour<sup>5</sup> : et pour cet effet, traversèrent les Espagnes<sup>6</sup>, la Gaule, l'Italie jusqu'en la Grèce, où les Athéniens les soutinrent<sup>7</sup> ; mais que quelque temps après, et les Athéniens et eux et leur île furent engloutis par le déluge<sup>8</sup>. Il est bien vraisemblable, que cet extrême ravage d'eau ait fait des changements étranges aux habitations de la terre, comme on tient que la mer a retranché la Sicile d'avec l'Italie :

1. Importance.
2. Si je puis garantir.
3. Homme d'État, législateur et poète athénien (v. 640-v. 558 av. J.-C.). Il était au départ commerçant, ce qui le conduisit à beaucoup voyager.
4. Contenait.
5. La mer Noire.
6. Dans l'Antiquité, l'Espagne était divisée en provinces.
7. Arrêtèrent.
8. À l'époque de Montaigne, on rapprochait souvent cette Atlantide mythique et l'Amérique nouvellement découverte. Ici, Montaigne recopie en fait tout un chapitre de l'*Histoire nouvelle du Nouveau Monde*, de G. Benzoni.

*Haec loca ui quondam, et uasta conuulsa ruina  
Dissiluisse ferunt, cum protinus utraque tellus  
Vna foret*<sup>1</sup>.

Chypre d'avec la Syrie, l'île de Nègrepont<sup>2</sup>, de la terre ferme de la Béotie ; et joint ailleurs les terres qui étaient divisées, comblant de limon et de sable les fosses d'entre-deux :

*sterilisque diu palus aptaque remis  
Vicinas urbes alit, et graue sentit aratrum*<sup>3</sup>.

Mais il n'y a pas grande apparence que cette île soit ce monde nouveau, que nous venons de découvrir : car elle touchait quasi l'Espagne, et ce serait un effet incroyable d'inondation de l'en avoir reculée comme elle est, de plus de douze cents lieues ; outre ce que les navigations des modernes ont déjà presque découvert, que ce n'est point une île, ains<sup>4</sup> terre ferme, et continent avec<sup>5</sup> l'Inde Orientale d'un côté, et avec les terres qui sont sous les deux pôles d'autre part ; ou si elle en est séparée, que c'est d'un si petit détroit et intervalle qu'elle ne mérite pas d'être nommée île pour cela. Il semble qu'il y ait des mouvements, naturels les uns, les autres fiévreux, en ces grands corps<sup>6</sup>, comme

1. « Ces deux régions, autrefois une seule et même terre, se sont un jour, dit-on, violemment séparées dans les convulsions d'un vaste effondrement » (Virgile, *Énéide*, III, 414 et 416-417).
2. L'île d'Eubée.
3. « Une lagune, longtemps stérile et parcourue à la rame, nourrit les villes alentour et ressent le poids de la charrue » (Horace, *Art poétique*, 65-66).
4. Mais.
5. Contiguë à.
6. Il s'agit là des terres. Comme beaucoup de ses contemporains, Montaigne établit ici une correspondance entre macrocosme et microcosme.

aux nôtres. Quand je considère l'impression<sup>1</sup> que ma rivière de Dordogne fait de mon temps, vers la rive droite de sa descente; et qu'en vingt ans elle a tant gagné, et dérobé le fondement<sup>2</sup> à plusieurs bâtiments, je vois bien que c'est une agitation extraordinaire: car si elle fût toujours allée [à] ce train, ou dût aller à l'avenir, la figure du monde serait renversée. Mais il leur<sup>3</sup> prend des changements: tantôt elles s'épandent d'un côté, tantôt d'un autre, tantôt elles se contiennent. Je ne parle pas des soudaines inondations de quoi nous manions<sup>4</sup> les causes. En Médoc, le long de la mer, mon frère, Sieur d'Arsac, voit une sienne terre ensevelie sous les sables que la mer vomit devant elle; le faîte d'aucuns<sup>5</sup> bâtiments paraît encore; ses rentes et domaines se sont échangés<sup>6</sup> en pacages bien maigres. Les habitants disent que depuis quelque temps, la mer se pousse si fort vers eux qu'ils ont perdu quatre lieues de terre; ces sables sont ses fourriers<sup>7</sup>. Et voyons de grandes montjoies d'arènes<sup>8</sup> mouvantes, qui marchent une demie lieue devant elle, et gagnent pays. L'autre témoignage de l'Antiquité, auquel on veut rapporter cette découverte, est dans Aristote, au moins si ce petit livret des merveilles inouïes est à lui<sup>9</sup>. Il raconte là que certains Carthaginois s'étant jetés au travers de la mer Atlantique, hors le détroit de Gibraltar, et [ayant] navigué longtemps, avaient découvert enfin une grande île fertile,

---

1. Le travail d'érosion.  
2. Arraché les fondations.  
3. Aux rivières.  
4. Comprenons.  
5. De certains.  
6. Changés.  
7. Chose ou personne qui annonce l'arrivée de quelque chose ou de quelqu'un.  
8. Grandes dunes de sable.  
9. Le livre *Des merveilles* est attribué à « Aristote ou Théophraste » par Lopez de Gomara dans l'*Histoire générale des Indes*.

toute revêtue de bois, et arrosée de grandes et profondes rivières, fort éloignée de toutes terres fermes; et qu'eux, et autres depuis, attirés par la bonté et fertilité du terroir, s'y en allèrent avec leurs femmes et enfants, et commencent à s'y habituer. Les Seigneurs de Carthage, voyant que leur pays se dépeuplait peu à peu, firent défense expresse sur peine de mort, que nul n'eût plus à aller là, et en chassèrent ces nouveaux habitants, craignant, à ce qu'on dit, que par succession de temps ils ne vinsent à multiplier tellement qu'ils les supplantassent eux-mêmes, et ruinassent leur état. Cette narration d'Aristote n'a non plus d'accord<sup>1</sup> avec nos terres neuves. Cet homme que j'avais été homme simple et grossier, [ce] qui est une condition propre à rendre véritable témoignage: car les fines gens remarquent bien plus curieusement<sup>2</sup>, et plus de choses, mais ils les glossent<sup>3</sup>; et pour faire valoir leur interprétation, et la persuader, ils ne se peuvent garder d'altérer un peu l'Histoire: ils ne vous représentent jamais les choses pures; ils les inclinent et masquent selon le visage qu'ils leur ont vu; et pour donner crédit à leur jugement, et vous y attirer, [ils] prêtent volontiers de ce côté-là à la matière, l'allongent et l'amplifient. Ou il faut un homme très fidèle, ou si simple qu'il n'ait pas de quoi bâtir et donner de la vraisemblance à des inventions fausses; et qui n'ait rien épousé<sup>4</sup>. Le mien était tel; et outre cela il m'a fait voir à diverses fois plusieurs matelots et marchands, qu'il avait connus en ce voyage. Ainsi je me contente de cette information, sans m'enquérir de ce que les cosmographes<sup>5</sup> en disent. Il nous faudrait des

---

1. Ne concorde pas non plus.  
2. Avec bien plus d'attention.  
3. Les interprètent, les commentent.  
4. Qui n'ait pris aucun parti.  
5. Géographes qui décrivent la terre.

topographes<sup>1</sup>, qui nous fissent narration particulière des endroits où ils ont été. Mais, pour avoir cet avantage sur nous d'avoir vu la Palestine, ils<sup>2</sup> veulent jouir du privilège de nous conter nouvelles de tout le demeurant<sup>3</sup> du monde. Je voudrais que chacun écrivît ce qu'il sait, et autant qu'il en sait : non en cela seulement, mais en tous autres sujets, car tel peut avoir quelque particulière science ou expérience de la nature d'une rivière, ou d'une fontaine, qui ne sait au reste que ce que chacun sait. Il entreprendra toutefois, pour faire courir ce petit lopin<sup>4</sup>, d'écrire toute la physique<sup>5</sup>. De ce vice sourdent plusieurs grandes incommodités. Or je trouve, pour revenir à mon propos, qu'il n'y a rien de barbare et de sauvage en cette nation<sup>6</sup>, à ce qu'on m'en a rapporté; sinon que chacun appelle barbarie ce qui n'est pas de son usage. Comme de vrai nous n'avons autre mire<sup>7</sup> de la vérité, et de la raison, que l'exemple et idée des opinions et usances<sup>8</sup> du pays où nous sommes. Là est toujours la parfaite religion, la parfaite police<sup>9</sup>, parfait et accompli usage de toutes choses. Ils sont sauvages<sup>10</sup> de même que nous appelons sauvages les fruits que nature de soi et de son progrès<sup>11</sup> ordinaire a produits : là où à la vérité ce sont ceux que nous avons altérés par notre artifice, et détournés de l'ordre commun, que nous devrions appeler plutôt sauvages.

Lect.  
1

Lect.  
2

1. Par opposition aux « cosmographes », les topographes sont des voyageurs qui pratiquent l'observation directe des pays qu'ils visitent.  
2. Le pronom désigne les cosmographes.  
3. Tout le reste.  
4. Pour tirer parti de ce fragment.  
5. À comprendre ici comme science des choses naturelles (*phusis* en grec = nature).  
6. La « France Antarctique », c'est-à-dire le Brésil.  
7. Critère.  
8. Usages.  
9. Le parfait gouvernement.  
10. Le mot « sauvage » vient du latin *silva* qui signifie forêt.  
11. Processus.

En ceux-là sont vives et vigoureuses, les vraies, et plus utiles et naturelles, vertus et propriétés; lesquelles nous avons abâtardies en ceux-ci, les accommodant au plaisir de notre goût corrompu. Et si pourtant<sup>1</sup> la saveur même et délicatesse se trouvent, à notre goût même, excellentes à l'envi des nôtres<sup>2</sup> en divers fruits de ces contrées-là, sans culture, ce n'est pas raison que l'art gagne le point d'honneur sur notre grande et puissante mère nature. Nous avons tant rechargé<sup>3</sup> la beauté et richesse de ses ouvrages par nos inventions, que nous l'avons du tout<sup>4</sup> étouffée. Si est-ce que<sup>5</sup> partout où sa pureté reluit, elle fait une merveilleuse honte à nos vaines et frivoles entreprises.

*Et veniunt hederæ sponte sua melius,  
Surgit et in solis formosior arbutus antris,  
Et uolucres nulla dulcius arte canunt<sup>6</sup>.*

Tous nos efforts ne peuvent seulement arriver à représenter<sup>7</sup> le nid du moindre oiselet, sa contexture, sa beauté, et l'utilité de son usage : non pas<sup>8</sup> la texture de la chétive araignée. Toutes choses, dit Platon, sont produites ou par la nature, ou par la fortune, ou par l'art<sup>9</sup>. Les plus grandes et plus belles par l'une ou l'autre des deux premières; les moindres et imparfaites par la dernière. Ces nations me

1. Et par conséquent si.  
2. Rivalisant avec les nôtres.  
3. Surchargé.  
4. Complètement.  
5. Toujours est-il que.  
6. « Le lierre vient mieux de lui-même que les grottes solitaires; l'arbousier croît plus beau et les oiseaux ont un chant plus mélodieux sans travail » (Properce, I, II, 10-11 et 14).  
7. Reproduire.  
8. Pas plus que.  
9. Idée développée par le philosophe athénien dans les *Lois*, X, 888e.

## Lecture analytique n°2

### Montaigne, « Des Cannibales », Essais, Livre I, chap. 30/31, 1595.

16

Des cannibales

topographes<sup>1</sup>, qui nous fissent narration particulière des endroits où ils ont été. Mais, pour avoir cet avantage sur nous d'avoir vu la Palestine, ils<sup>2</sup> veulent jouir du privilège de nous conter nouvelles de tout le demeurant<sup>3</sup> du monde. Je voudrais que chacun écrivît ce qu'il sait, et autant qu'il en sait : non en cela seulement, mais en tous autres sujets, car tel peut avoir quelque particulière science ou expérience de la nature d'une rivière, ou d'une fontaine, qui ne sait au reste que ce que chacun sait. Il entreprendra toutefois, pour faire courir ce petit lopin<sup>4</sup>, d'écrire toute la physique<sup>5</sup>. De ce vice sourdent plusieurs grandes incommodités. Or je trouve, pour revenir à mon propos, qu'il n'y a rien de barbare et de sauvage en cette nation<sup>6</sup>, à ce qu'on m'en a rapporté; sinon que chacun appelle barbarie ce qui n'est pas de son usage. Comme de vrai nous n'avons autre mire<sup>7</sup> de la vérité, et de la raison, que l'exemple et idée des opinions et usances<sup>8</sup> du pays où nous sommes. Là est toujours la parfaite religion, la parfaite police<sup>9</sup>, parfait et accompli usage de toutes choses. Ils sont sauvages<sup>10</sup> de même que nous appelons sauvages les fruits que nature de soi et de son progrès<sup>11</sup> ordinaire a produits : là où à la vérité ce sont ceux que nous avons altérés par notre artifice, et détournés de l'ordre commun, que nous devrions appeler plutôt sauvages.

Lect.  
1

Lect.  
2

1. Par opposition aux « cosmographes », les topographes sont des voyageurs qui pratiquent l'observation directe des pays qu'ils visitent.
2. Le pronom désigne les cosmographes.
3. Tout le reste.
4. Pour tirer parti de ce fragment.
5. À comprendre ici comme science des choses naturelles (*phusis* en grec = nature).
6. La « France Antarctique », c'est-à-dire le Brésil.
7. Critère.
8. Usages.
9. Le parfait gouvernement.
10. Le mot « sauvage » vient du latin *silva* qui signifie forêt.
11. Processus.

Des cannibales

17

En ceux-là sont vives et vigoureuses, les vraies, et plus utiles et naturelles, vertus et propriétés; lesquelles nous avons abâtardies en ceux-ci, les accommodant au plaisir de notre goût corrompu. Et si pourtant<sup>1</sup> la saveur même et délicatesse se trouvent, à notre goût même, excellentes à l'envi des nôtres<sup>2</sup> en divers fruits de ces contrées-là, sans culture, ce n'est pas raison que l'art gagne le point d'honneur sur notre grande et puissante mère nature. Nous avons tant rechargé<sup>3</sup> la beauté et richesse de ses ouvrages par nos inventions, que nous l'avons du tout<sup>4</sup> étouffée. Si est-ce que<sup>5</sup> partout où sa pureté reluit, elle fait une merveilleuse honte à nos vaines et frivoles entreprises.

*Et veniunt hederæ sponte sua melius,  
Surgit et in solis formosior arbutus antris,  
Et uolucres nulla dulcius arte canunt<sup>6</sup>.*

Tous nos efforts ne peuvent seulement arriver à représenter<sup>7</sup> le nid du moindre oiselet, sa contexture, sa beauté, et l'utilité de son usage : non pas<sup>8</sup> la teneur de la chétive araignée. Toutes choses, dit Platon, sont produites ou par la nature, ou par la fortune, ou par l'art<sup>9</sup>. Les plus grandes et plus belles par l'une ou l'autre des deux premières; les moindres et imparfaites par la dernière. Ces nations me

1. Et par conséquent si.
2. Rivalisant avec les nôtres.
3. Surchargé.
4. Complètement.
5. Toujours est-il que.
6. « Le lierre vient mieux de lui-même que les grottes solitaires; l'arbousier croît plus beau et les oiseaux ont un chant plus mélodieux sans travail » (Properce, I, II, 10-11 et 14).
7. Reproduire.
8. Pas plus que.
9. Idée développée par le philosophe athénien dans les *Lois*, X, 888e.

semblent donc ainsi barbares, pour avoir reçu fort peu de façon de l'esprit humain, et être encore fort voisines de leur naïveté originelle. Les lois naturelles leur commandent encore, fort peu abâtardies par les nôtres ; mais c'est en telle pureté, qu'il me prend quelque fois déplaisir, de quoi<sup>1</sup> la connaissance n'en soit venue plus tôt, du temps qu'il y avait des hommes qui en eussent su mieux juger que nous. Il me déplaît que Lycurgue et Platon<sup>2</sup> ne l'aient eue : car il me semble que ce que nous voyons par expérience en ces nations-là, surpasse non seulement toutes les peintures de quoi<sup>3</sup> la poésie a embelli l'âge doré<sup>4</sup>, et toutes ses inventions à feindre<sup>5</sup> une heureuse condition d'hommes, mais encore la conception et le désir même de la philosophie. Ils n'ont pu imaginer une naïveté si pure et simple, comme nous la voyons par expérience, ni n'ont pu croire que notre société se pût maintenir avec si peu d'artifice, et de soudure<sup>6</sup> humaine. C'est une nation, dirais-je à Platon, en laquelle il n'y a aucune espèce de trafic ; nulle connaissance de lettres ; nulle science de nombres ; nul nom de magistrat, ni de supériorité politique ; nul usage de service<sup>7</sup>, de richesse, ou de pauvreté ; nuls contrats ; nulles successions ; nuls partages ; nulles occupations, qu'oisives ; nul respect de parenté, que commun<sup>8</sup> ; nuls vêtements ; nulle agriculture ; nul métal ; nul usage de vin ou de blé. Les paroles<sup>9</sup> mêmes

1. De ce que.

2. Lycurgue, législateur mythique de Sparte, et Platon, philosophe athénien, auteur de *La République* et des *Lois*, ont tous deux élaboré des constitutions idéales.

3. Dont.

4. L'Âge d'or.

5. Imaginer.

6. D'art et de solidarité.

7. De serfs (esclaves ou domestiques).

8. Sinon le respect mutuel.

9. Termes.

qui signifient le mensonge, la trahison, la dissimulation, l'avarice, l'envie, la détraction<sup>1</sup>, le pardon, [sont] inouïes. Combien trouverait-il<sup>2</sup> la république qu'il a imaginée, éloignée de cette perfection ?

*Hos natura modos primum dedit*<sup>3</sup>. ]

Au demeurant, ils vivent en une contrée de pays très plaisante, et bien tempérée, de façon qu'à ce que m'ont dit mes témoins, il est rare d'y voir un homme malade, et m'ont assuré n'en y avoir vu aucun tremblant, chassieux<sup>4</sup>, édenté, ou courbé de vieillesse. Ils sont assis<sup>5</sup> le long de la mer et fermés, du côté de la terre, de grandes et hautes montagnes, ayant entre-deux<sup>6</sup>, cent lieues ou environ d'étendue en large. Ils ont grande abondance de poissons et de chairs<sup>7</sup>, qui n'ont aucune ressemblance aux nôtres ; et les mangent sans autre artifice que de les cuire. Le premier qui y mena un cheval, quoiqu'il les eût pratiqués<sup>8</sup> à plusieurs autres voyages, leur fit tant d'horreur en cette assiette<sup>9</sup>, qu'ils le tuèrent à coups de trait, avant que le pouvoir reconnaître. Leurs bâtiments sont fort longs, et capables<sup>10</sup> de deux ou trois cents âmes, étoffés d'écorce de grands arbres, tenant à terre par un bout, et se soutenant et appuyant l'un contre l'autre par la fâite, à la mode d'aucunes de nos granges, des-

1. Médisance.

2. Le pronom renvoie ici à Platon.

3. « Voilà les premières lois qu'offrit la nature » (Virgile, *Géorgiques*, II, 20).

4. Atteint de chassie, sécrétion jaunâtre sur le bord des paupières.

5. Installés.

6. Entre mer et montagne.

7. Viandes.

8. Fréquentés.

9. Position, c'est-à-dire à cheval.

10. D'une capacité.



## Lecture analytique n°3

### Montaigne, « Des Cannibales », Essais, Livre I, chap. 30/31, 1595.

Des cannibales

31

tous les autres serpents.» Ce premier couplet, c'est le refrain de la chanson. Or j'ai assez de commerce avec la poésie pour juger ceci, que non seulement il n'y a rien de barbarie en cette imagination, mais qu'elle est tout à fait anacréontique<sup>1</sup>. Leur langage au demeurant, c'est un langage doux, et qui a le son agréable, retirant<sup>2</sup> aux terminaisons grecques. Trois d'entre eux, ignorant combien coûtera un jour à leur repos et à leur bonheur la connaissance des corruptions de deçà, et que de ce commerce naîtra leur ruine, comme je présuppose qu'elle soit déjà avancée (bien misérables de s'être laissés piper au désir de la nouveauté, et [d']avoir quitté la douceur de leur ciel, pour venir voir le nôtre) furent à Rouen, du temps que le feu Roi Charles neuvième y était. Le roi parla à eux longtemps, on leur fit voir notre façon, notre pompe, la forme d'une belle ville : après cela, quelqu'un en demanda leur avis, et voulut savoir d'eux ce qu'ils y avaient trouvé de plus admirable. Ils répondirent trois choses, dont j'ai perdu la troisième, et en suis bien marri ; mais j'en ai encore deux en mémoire. Ils dirent qu'ils trouvaient en premier lieu fort étrange que tant de grands hommes portant barbe, forts et armés, qui étaient autour du roi (il est vraisemblable qu'ils parlaient des Suisses de sa garde) se soumissent à obéir à un enfant, et qu'on ne choisissait plutôt quelqu'un d'entre eux pour commander. Secondement (ils ont une façon de leur langage telle qu'ils nomment les hommes « moitié » les uns des autres) qu'ils avaient aperçu qu'il y avait parmi nous des hommes pleins et gorgés de toutes sortes de commodités, et que leurs moitiés étaient mendiants à leurs portes, décharnés de faim

1. Inspirée ou digne d'Anacréon, poète lyrique grec (VI<sup>e</sup>-V<sup>e</sup> s. av. J.-C.), dont les *Odes*, publiées en 1554, ont remporté un grand succès et suscité une véritable mode.

2. Ressemblant.

32

Des cannibales

et de pauvreté ; et trouvaient étrange comme ces moitiés ici nécessiteuses, pouvaient souffrir une telle injustice, qu'ils ne prissent les autres à la gorge, ou missent le feu à leurs maisons. Je parlai à l'un d'eux fort longtemps, mais j'avais un truchement<sup>1</sup> qui me suivait si mal, et qui était si empêché à recevoir mes imaginations par sa bêtise, que je n'en pus tirer rien qui vaille. Sur ce que je lui demandais quel fruit il recevait de la supériorité qu'il avait parmi les siens (car c'était un capitaine, et nos matelots le nommaient roi), il me dit que c'était marcher le premier à la guerre. De combien d'hommes il était suivi ; il me montra un espace de lieu, pour signifier que c'était autant qu'il en pourrait<sup>2</sup> en un tel espace, ce pouvait être quatre ou cinq mille hommes. Si hors la guerre toute son autorité était expirée ; il dit qu'il lui en restait cela, que quand il visitait les villages qui dépendaient de lui, on lui dressait des sentiers au travers des haies de leurs bois, par où il pût passer bien à l'aise. Tout cela ne va pas trop mal : mais quoi ? ils ne portent point de haut de chausses<sup>3</sup>.

1. Interprète.

2. Qu'il pourrait en tenir.

3. Partie de l'habillement masculin allant de la ceinture aux genoux.

## Lecture analytique n°4

### Montesquieu, « De l'esclavage des Nègres » *L'Esprit des lois*, chapitre V, 1748

*Charles Louis de Secondat, baron de Montesquieu (1689-1755), a considérablement influencé la pensée des Lumières. Outre les Lettres persanes, roman épistolaire paru anonymement en 1721, on lui doit De l'esprit des lois, essai qui promeut notamment la séparation des pouvoirs exécutif, législatif et judiciaire. Dans le chapitre V, Montesquieu dénonce la pratique de l'esclavage.*

Si j'avais à soutenir le droit que nous avons eu de rendre les nègres esclaves, voici ce que je dirais :

Les peuples d'Europe ayant exterminé ceux de l'Amérique, ils ont dû mettre en esclavage ceux de l'Afrique, pour s'en servir à défricher tant de terres.

Le sucre serait trop cher, si l'on ne faisait travailler la plante qui le produit par des esclaves.

Ceux dont il s'agit sont noirs depuis les pieds jusqu'à la tête ; et ils ont le nez si écrasé qu'il est presque impossible de les plaindre.

On ne peut se mettre dans l'idée que Dieu, qui est un être très sage ait mis une âme, surtout une âme bonne, dans un corps tout noir.

Il est si naturel de penser que c'est la couleur qui constitue l'essence de l'humanité, que les peuples d'Asie, qui font des eunuques, privent toujours les noirs du rapport qu'ils ont avec nous d'une façon plus marquée.

On peut juger de la couleur de la peau par celle des cheveux, qui, chez les Égyptiens, les meilleurs philosophes du monde, étaient d'une si grande conséquence, qu'ils faisaient mourir tous les hommes roux qui leur tombaient entre les mains.

Une preuve que les nègres n'ont pas le sens commun, c'est qu'ils font plus de cas d'un collier de verre que de l'or, qui, chez des nations policées, est d'une si grande conséquence.

Il est impossible que nous supposions que ces gens-là soient des hommes ; parce que, si nous les supposions des hommes, on commencerait à croire que nous ne sommes pas nous-mêmes chrétiens.

De petits esprits exagèrent trop l'injustice que l'on fait aux Africains. Car, si elle était telle qu'ils le disent, ne serait-il pas venu dans la tête des princes d'Europe, qui font entre eux tant de conventions inutiles, d'en faire une générale en faveur de la miséricorde et de la pitié ?

## Annexe 1 : étude d'image

Paul Gauguin

*D'où venons-nous ? Que sommes-nous ? Où allons-nous ?*, 1897



## Annexe 2 : document complémentaire

Illustration d'un rituel cannibale  
pour la *Cosmographie universelle* d'André Thevet, 1575

